

L'anticolonialisme comme frein au progressisme en Afrique, retour sur un impensé

Elgas

Institut des relations internationales et stratégiques (Iris)

Sociétés politiques comparées, 61, septembre-décembre 2023

ISSN 2429-1714

Éditeur : Fonds d'analyse des sociétés politiques, FASOPO, Paris | <http://fasopo.org>

Citer l'article : Elgas, « L'anticolonialisme comme frein au progressisme en Afrique, retour sur un impensé », *Sociétés politiques comparées*, 61, septembre-décembre 2023, http://www.fasopo.org/sites/default/files/charivaria1_n61.pdf



L'anticolonialisme comme frein au progressisme en Afrique,
retour sur un impensé
Résumé

Ce court texte est la transcription de mon intervention au colloque « Religion et révolution conservatrice : perspectives comparatives » les 23, 24, 25 octobre 2023 à Genève, à l'initiative de la Chaire Yves Oltramare. Il revient sur le potentiel dévoiement des luttes progressistes captives d'une vision des sociétés colonisées encore très paternaliste. Avec deux focus sur les usages de la religion, l'islam en l'occurrence au Sénégal, et l'alliance pour le moins surprenante entre décoloniaux en Occident et identitaires au Sud, il évoque les fragilités du front anticolonial.



Anticolonialism Curbing Progressivism in Africa: A Review of an
Unthought
Abstract

This short text is the transcript of my lecture at the conference "Religion and the conservative revolution: comparative perspectives" on 23, 24, and 25 October 2023 in Geneva, organised by the Yves Oltramare Chair. The text explores the potential misuse of progressive struggles which are captive to a still highly paternalistic vision of colonised societies. Focusing on the use of religion, namely Islam in Senegal, and the surprising alliance between decolonialists in the West and identitarians in the South, it highlights the fragility of the anti-colonial front.



Mots-clés

Conservatisme ; décolonisation ; identités ; islam ; jeunesse ; progressisme ;
Sénégal.



Keywords

Conservatism; decolonisation; identities; Islam; progressivism; Senegal;
youth.

D'où vient cette malédiction qui rend orphelins de soutien tant de chercheurs, d'artistes, d'intellectuels, d'universitaires africains, progressistes convaincus chez eux au Sud affrontant vaillamment divers périls et qui, pourtant, deviennent, une fois en Occident, des réactionnaires en puissance¹ ? Cette question est le cœur d'expression de mésusages courants en période postcoloniale, mésusages ou glissements qui confortent le confusionnisme et nourrissent le conservatisme qu'on prétend pourtant combattre à « gauche ». Esseulés, délaissés, l'accusation de félonie vis-à-vis de leur communauté planant comme une ombre disqualifiante, ces auteurs et intellectuels du Sud, comme par exemple Kamel Daoud, Salman Rushdie, Abnousse Shalmani ou Rahmane Idrissa, forment pourtant un gisement de déconstruction de leurs sociétés, hélas abandonnés par une perspective décoloniale qui souvent cède à la logique de front plus qu'à celle de principes communs inaccessibles.

Où se situe le curseur de ce crédit moral si arbitrairement accordé qui revisite la phrase connue, vérité en dessous de la Méditerranée et hérésie au-delà ? Sur toutes les questions dont le progressisme est l'enjeu fondamental – droits des minorités, liberté religieuse, égalité hommes/femmes –, cette ligne de démarcation survit à tout universel, à son pendant marchand, la globalisation, et à son expression technologique, appelé par notre ami Marshall McLuhan « le village planétaire² ». Donnée nouvelle, elle survit au bon sens longtemps échelle certes imparfaite mais opérante d'appréciation commune du gouvernement du monde. Dans un monde qui connaît de profondes convulsions, il n'est pourtant pas inutile, de refaire la généalogie et une radioscopie des conservatismes comme l'a proposé ce colloque bienvenu. Et saisir que les transformations, révolutions conservatrices, qui paraissent connaître un regain aujourd'hui avec leur caractère apocalyptique, au fond, semblent davantage s'apparenter à l'éveil de volcans idéologiques longtemps enfouis, endormis, jamais réellement vaincus, sinon à des étendards de combat et à un socle d'idées au service d'une alternative souhaitée à l'hégémonie occidentale. Pour le dire autrement, ce qui paraît si hégémonique aujourd'hui semble, selon notre hypothèse, être la manifestation d'une présence latente, longtemps confinée, et qui connaît une déflagration à la faveur de l'essoufflement du mythe de la centralité occidentale et de la promesse toujours renouvelée du progrès comme horizon naturel de l'humanité. Toutes les forces qui avaient dû, à contrecœur, monter dans ce train, sentant la fragilité de la locomotive, délogent leurs velléités des marges pour les assumer pleinement. La permanence de cette révolution est un invariant historique, particulièrement en Afrique : elle est au fondement de cette optique du Sud dit « global », dont les esquisses formelles semblent aujourd'hui plus nettes. Dans la lutte fondatrice et essentielle contre la colonisation, encore structurante, il est pourtant essentiel de mesurer le coût de certaines accointances, où par mégarde, bonnes intentions, bonne conscience, parfois cynisme, l'anticolonialisme est devenu un frein au progressisme, créant ainsi une double échelle de valeurs qui contribue à la relégation, au relativisme moral. Longtemps carburant du colonialisme, il semble basculer de plus en plus dans la frange extrême de certaines pensées décoloniales.

Comprendre ainsi l'articulation d'un mélange de ressentiment colonial et d'une offensive conservatrice jamais résignée, requalifiée en identité unificatrice, sera le cœur de notre propos. Nous esquisserons d'abord une rapide histoire du conservatisme religieux au Sénégal, avec un croisement des perspectives confrériques et néo-puritaines, pour situer l'importance du discours religieux dans toute résistance, pour ensuite procéder à un examen des mouvements de jeunesse citoyens au Sénégal, *via* le rap entre autres, et leur tournant conservateur au nom de la lutte contre l'Occident. Nous nous intéresserons enfin à la sophistication d'un relativisme décolonial, notamment en Occident, qui attribue à l'Afrique un particularisme qui justifierait un conservatisme appréciable, le seul prisme de la domination finissant par conférer aux dominés un blanc-seing et une exemption de reddition de compte.

¹ Ce court texte est la version écrite de mon intervention au colloque « Religion et révolution conservatrice : perspectives comparatives » organisé par Jean-François Bayart à l'IHEID (Genève) les 23, 24 et 25 octobre 2023, dans le cadre de la Chaire Yves Oltramare « Religion et politique dans le monde contemporain » qu'il dirige.

² Marshall McLuhan et Bruce R. Powers, *The Global Village: Transformations in World Life and Media in the 21st Century*, Oxford, Oxford University Press, 1992.

Les africanistes du fait confrérique au Sénégal, qu'ils s'agissent de Paul Marty³, de Donal Cruise O'Brien⁴ ou de Vincent Monteil⁵, ont établi des monographies exhaustives de la naissance d'une confrérie, le mouridisme. Cédant parfois à la tentation d'un romantisme sur un « islam noir » aux particularismes marqués, leurs travaux ont été la matière revisitée par le roman national sénégalais, finissant par devenir un mantra surexploité résumable ainsi : le syncrétisme sénégalais fait du soufisme un rempart contre l'avancée du wahhabisme. Séduisante et rassurante, cette lecture a trouvé des relais en Occident, tant elle donnait des gages, dans un monde musulman où diverses révolutions ont convié au pouvoir des religieux intégristes. Sans explorer le corpus idéologique confrérique, qui n'entre jamais en opposition frontale avec la base doctrinale de l'islam, et qui reprend ainsi à son compte toute la sémantique, la symbolique, les représentations du religieux, du puritanisme considéré pour beaucoup comme l'essence de la piété. Confondant la logique de la configuration sociale intégrée dans le rituel des cultures avec la modalité dogmatique du culte, il a été ainsi opéré, parfois à dessein, des réductions consommables sur l'idée d'un rempart interne, autorégulant, de nature à dissuader toute radicalité. Cette dépolitisation et ce désossement du religieux sont demeurés longtemps une lecture dominante, tant il ne fallait pas regarder en face les évolutions convergentes vers une hégémonie de l'islam destiné à apurer un paganisme qui n'a jamais eu bonne presse, et qui était même un franc ennemi de la religion.

Longtemps viatique du champ intellectuel, sur lequel le Sénégal a bâti sa réputation de havre du dialogue interreligieux, un livre pourtant en 1985, écrit par le journaliste Moriba Magassouba, venait jeter un pavé dans la mare. Son titre, un brin provocateur – *L'islam au Sénégal. Demain les mollahs*⁶ ? –, avait entraîné une déflagration. Première secousse dans l'entente cordiale, le document, fruit d'une enquête journalistique et d'un mémoire d'études, démontrait les assauts du puritanisme, la montée des marabouts, l'axe préférentiel des échanges religieux avec les pays du Golfe, et le puritanisme qui s'est attaqué aux religieux. Le film *Cedo* du cinéaste Ousmane Sembène en 1977, décrivant l'arrivée de l'islam en Afrique, la violence de la rencontre, et finalement la conversion progressive à marche forcée, semble avoir été un canevas pour le livre de Magassouba. La chronologie ainsi que l'enchaînement accréditent en effet l'idée d'une irréversible optique de conformisation religieuse. Le mouridisme a fondé sa légitimité et son autorité sur la figure charismatique de son fondateur, Cheikh Ahmadou Bamba. Résistant culturel, selon la terminologie des manuels d'histoire, il est le symbole le plus éloquent, et le plus populaire, d'un contre-discours qui s'appuie sur la résistance anticoloniale. Si l'histoire du djihad africain – comme le rappelle Pérouse de Montclos dans son livre *L'Afrique, nouvelle frontière du djihad*⁷ – n'obéit pas qu'à des logiques importées, le discours fédérateur s'est toujours fondé sur un conservatisme qui ne s'est jamais démenti. Il a été nourri, structuré, par une élite mouride et religieuse au Sénégal, avec la déconstruction de la « colonialité » comme boussole première. Cette déconstruction en cours et les bouleversements géopolitiques (choc pétrolier en 1973, révolution iranienne en 1979, attentats du 11 septembre 2001, guerre en Irak en 2003, proclamation de l'État islamique en 2014 entre autres) ont encouragé l'élite religieuse à investir le champ intellectuel et à gagner la bataille « culturelle ». C'est ainsi que la « laïcité » est devenue un ennemi, que la ville sainte de Touba a demandé un « statut spécial » pour s'affranchir de la République sénégalaise. Tout cela au nom d'un différentielisme, d'une revitalisation du conservatisme conçue, à renforts de livres, comme la voix d'une authenticité endogène à même d'offrir un miroir identificateur aux populations, en minorant bien sûr la modalité d'une religion elle-même importée, et coloniale.

M'intéressant au contenu des prêches des imams le vendredi pour les besoins d'un travail de recherche, l'examen de ce discours montre la récurrence des griefs contre le progressisme, considéré comme l'aiguillon de la survivance coloniale. La dépravation des mœurs serait liée à l'absence de remparts face à la propagation

³ Paul Marty, *Études sur l'Islam au Sénégal*, Paris, Ernest Leroux, 1917.

⁴ Donal B. Cruise O'Brien, *The Mourides of Senegal: The Political and Economic Organization of an Islamic Brotherhood*, Oxford, Clarendon Press, 1971.

⁵ Vincent Monteil, *L'islam noir*, Seuil, 1964

⁶ Moriba Magassouba, *L'islam au Sénégal. Demain les Mollahs ?*, Paris, Karthala, 1985.

⁷ Marc-Antoine Pérouse de Montclos, *L'Afrique, nouvelle frontière du djihad ?*, Paris, La Découverte 2018.

des sources occidentales. La bataille des valeurs est donc essentielle et l'islam fournit le meilleur kit de résistance, mais aussi le meilleur programme politique. Au nom du refus de l'asservissement, la prospérité de ce discours a créé les conditions d'un raidissement tendant à disqualifier les droits humains, repeints en blanche domination honnie.

La gauche sénégalaise et les élites intellectuelles se sont montrées timides, reprenant le refrain commode pour la paix sociale, renonçant ainsi à questionner l'héritage des féodalités pour créer les conditions de viabilité d'une gauche qui n'importe pas uniquement les lignes de fractures postcoloniales. Les répercussions de cette question islamique feront l'objet d'un article de Mar Fall⁸ dans *Présence africaine* en 1987. En devenant de plus en plus un obstacle à l'établissement d'un État égalitaire, la perspective des mollahs devenait de moins en moins chimérique. Avec la multiplication des mouvements puritains dans la sous-région, et le long et patient travail de sape de la diplomatie religieuse des pays du Golfe, Mar Fall montrait cette avancée.

Autre échelle d'appréciation de notre propos, en 2011, au plus fort de la contestation des velléités de dévolution monarchique du pouvoir avec un président Abdoulaye Wade qui voulait outrepasser la constitution, s'est érigé une véritable sentinelle démocratique. Dans un mouvement de la société civile, réveillé par un regain et unifié par cette cause, naissait le M23 (Mouvement du 23 juin), acteur majeur de la reculade du président. Tête de pont de ce mouvement, le collectif « Y'en a marre », essentiellement porté par des jeunes rappers, naissait au grand jour. Avec son énergie, sa fraîcheur, son engagement démocratique et son refus de plier, il fut un acteur majeur de la transition politique et de l'alternance. Victime de son succès, le collectif s'est ensuite structuré de façon horizontale, investissant les questions sociétales, sortant ainsi du seul champ de la politique électorale. Cette énergie a été saluée en Occident, financée, perçue comme ce gisement jeune et démocratique à même de bâtir le renouveau et de contrecarrer, là aussi, les tentations radicales ou religieuses. Financée par Osiwa (*Open Society Initiative for West Africa*), l'organisation de Georges Soros, conviée en Europe, le bel écho du mouvement « Y'en a marre » fera des petits sur le continent, avec « Le balai citoyen » au Burkina, acteur du départ de Blaise Compaoré, et Filimbi en République démocratique du Congo, qui rencontrera moins de succès car bâillonné par le pouvoir. Très vite pourtant, on déchant.

Les membres du collectif sénégalais se distinguent par un discours conservateur et s'opposent à tout progressisme. Ils reprennent à leur compte tous les discours émancipateurs du panafricanisme, avec de véritables distorsions de son contenu, et articulent leur combat contre les valeurs occidentales, toutes considérées comme coloniales. Dans le contexte mondial, il y a donc deux conservatismes en miroir : un occidental prenant appui sur les valeurs blanches et chrétiennes de l'Europe, et un autre, en Afrique, prospérant sur le lit d'une identité figée, conflictuelle, et des valeurs jugées supérieures à celles d'un Occident décadent, la question LGBT étant au cœur de la répulsion. Loin d'être un élément conjoncturel, cette structure paraît exister dès l'aube des groupes de rap primaires à Dakar. Le progressisme avait comme plafond le discours anticolonial. Le rap et son énergie militante et rebelle se sont pourtant rapidement embourgeoisés, captifs de ce périmètre réduit, où très rapidement il est devenu un cheval de Troie du conservatisme. Dans un article fort bien documenté, le chercheur sénégalais Abdoulaye Niang⁹ évoquait la notion de rap prédicateur, à mille lieues des représentations classiques sur ce genre qui semblait regorger de munitions contre l'*establishment*. Habilement récupéré, jamais en opposition frontale avec l'architecture des références morale et religieuse, ce rap prédicateur est devenu le catalyseur d'une énergie postcoloniale qui fédère les jeunes, non plus pour construire des sociétés ouvertes, mais comme puissance dédagogiste des logiques jugées néocolonialistes, et de ses suppôts, c'est-à-dire les pouvoirs locaux.

Que faire donc face à ce conservatisme qui semble invincible ? En Occident, la malédiction la plus commune est de la considérer avec un exotisme circonspect, un mépris. Mais plus troublant, au nom de la même logique

⁸ Mar Fall, « La question islamique au Sénégal. Le regain récent de l'islam ; la religion contre l'État ? », *Présence africaine*, n° 142, 1987, pp. 24-35.

⁹ Abdoulaye Niang, « Le rap prédicateur islamique au Sénégal : une musique "missionnaire" », *Volume !*, vol. 10, n° 2, 2014, pp. 69-86.

décoloniale, on trouve, dans la gauche particulièrement, une lecture sous le seul prisme de la domination. Le statut de dominés est ainsi essentialisé et, par atavisme, il donne des privilèges. Tout discours contre ce conservatisme s'expose à des foudres qui les qualifient de néocolonialisme d'une nouvelle mouture des Lumières et de l'universalisme, toujours suspecté d'être un agent de domination. Avec le procès des Lumières dévoyées, le front décolonial s'inscrit dans une impasse, au moins partiel, dans le sens où il anesthésie tout discours émancipateur local. Il fonde ainsi une double logique territoriale et temporelle, celui des dominés éternels et des bourreaux éternels.

C'est à ce niveau que la Méditerranée devient une ligne de démarcation, que l'anticolonialisme comme matrice devient négateur d'un projet de progrès universel. La convergence des luttes semble ainsi être celle des conflits sourds, retardés par une logique de front. Elle nourrit indirectement un conservatisme à l'affût, conscient des porosités, des gisements de forces que contient le discours anti ou décolonial. Et dans cette configuration, les progressistes du Sud ont besoin de soutien, celui naturel de la gauche, qui pourtant les ignore au prix d'accommodements déraisonnables. Progressistes qui doivent tout de même éviter le baiser de la mort de la droite si diligente à rafler la mise et à travestir de nobles luttes.

L'AUTEUR

El Hadj Souleymane Gassama (Elgas) est journaliste, écrivain et chercheur associé à l'Iris (Institut des relations internationales et stratégiques). Ses recherches portent sur le don, la dette, les transferts d'argent, la décolonisation et la démocratie en Afrique. Il est l'auteur de plusieurs livres et articles, et notamment de *Les bons ressentiments. Essai sur le malaise post-colonial* (Riveneuve, 2023).

ABOUT THE AUTHOR

El Hadj Souleymane Gassama (Elgas) is a journalist, writer, and associate researcher at IRIS (the French Institute for International and Strategic Affairs). His research focuses on the gift, the debt, money transfers, decolonisation, and democracy in Africa. He is the author of several books and articles, including *Les bons ressentiments. Essai sur le malaise post-colonial* [*Good Resentments: Essay on the Post-colonial Malaise*] (Riveneuve, 2023).